

«À propos»

le Journal du plus ancien Syndicat de la Presse périodique - 1894



(Fate Gallery - Londres)

« *l'Honorable Miss Monckton* »
par Joshua REYNOLDS - 1777



www.sjpp.fr

octobre-novembre 2019 ■ numéro 65 ■ 4€



Syndicat des Journalistes de la Presse Périodique

Bureau du Sjpp

Marie Danielle BAHISSON
Présidente, chargée du site du SJPP

Jean PIGEON
Vice-Président, chargé des questions juridiques

Pierre PONTUS
Vice-Président, chargé des partenariats

Marie-Paule BAHISSON
Secrétaire Générale

Jean Louis STERNBACH
Trésorier, chargé des candidatures au SJPP

Nadine ADAM
**Trésorière Adjointe,
Chargée des manifestations**

Siège social :

57 avenue des Ternes 75017 Paris

Ccp du Syndicat : 1293-15R PARIS
Cotisation annuelle incluant
l'abonnement au bulletin : **50 euros**
Droits d'admission : 46 euros

Dépot légal 4^e trimestre 2019
ISSN 0752-3076
COMMISSION PARITAIRE 0410 S 07288

REPRODUCTION INTERDITE
DE TOUT ARTICLE SAUF ACCORD
AVEC LA PRÉSIDENCE

vo**tre attention svp !**

Toute la correspondance doit être adressée
à la présidente,

MARIE-DANIELLE BAHISSON
13 place Masséna 06000 Nice

« À propos »

Revue trimestrielle éditée
par le Syndicat des
Journalistes de
la Presse Périodique

Comite de rédaction

Marie-Danielle BAHISSON :
Directrice de la publication

Pierre PONTUS :
Rédacteur en chef

Nadine ADAM

Jacques BENHAMOU

Raymond BEYELER

Fabienne LELOUP-DENARIÉ

Conception graphique et réalisation
ad.com / Pierre Duplan

Impression
K / Le Perreux-sur-Marne

Règlements

Tous les règlements
par chèque à l'ordre
du SJPP doivent être
envoyés au Trésorier,
Jean-Louis Sternbach
- 138 bd Berthier 75017
Paris.

Conseil syndical du Sjpp

Nadine ADAM
Marie-Danielle BAHISSON

Marie-Paule BAHISSON
Jacques BENHAMOU

Paul DUNEZ

Pierre Marie JACQUEMIN
Fabienne LELOUP DENARIÉ

Sara MESNEL

Jean PIGEON

Pierre PONTUS

Jean Louis STERNBACH

Censeur :

Claude BOUCHARDY

Actus

La vie du Syndicat / Infos pratiques

Le Bulletin « À propos »

► **Textes** : ne pas dépasser 4 000 signes, espaces comprises et citer clairement les emprunts.

► **Photos** : Format Jpg en pièces jointes en 300 dpi ; indépendants des fichiers word ou documents papiers ; fournir les légendes ; s'assurer que les photos sont libres de droits, ne pas oublier le ©.

Le Site

► Il informe des publications et actualités de la vie des adhérents. Il publie des articles séparément de la parution du Bulletin À PROPOS. Ceux-ci sont à adresser au « Webmaster » à : Sara MESNEL
saramesnel@gmail.com

Cotisation

► Cotisations 2019 : Pour l'année 2019, les cotisations, d'un montant de 50 €, sont

à adresser par chèque à l'ordre du SJPP avant le 30 novembre 2019 à l'attention du Trésorier du SJPP : M. Jean-Louis STERNBACH, 138 bld. Berthier, 75017 Paris.

► En cas de perte de votre Carte au cours de l'année 2019, la demande doit être faite auprès du Trésorier du SJPP, en joignant un chèque de 10 € à l'ordre du SJPP.

Adhésion

► Les informations sur le formulaire de **Demande d'adhésion** à remplir et les conditions de recevabilité des dossiers figurent sur le Site de notre Syndicat, www.sjpp.fr à la rubrique Le Syndicat puis Adhérer.

► Les demandes d'admission au Syndicat sont à envoyer à la Secrétaire Générale : Marie Paule Bahisson, BP 12 - 89130 Touchy
mariepaulebahisson@orange.fr ; tel : 06 75 28 42 37

► Les dossiers incomplets ne

sont pas recevables. Merci de veiller à respecter toutes les conditions exigées. Selon nos statuts, les dossiers sont d'abord examinés par le bureau et ensuite soumis à l'approbation du conseil

Calendrier SJPP 2019 :

► Conseil Syndical le jeudi 7 novembre 2019 chez Michel Angelo, 87 boulevard Hausmann, 75009 Paris

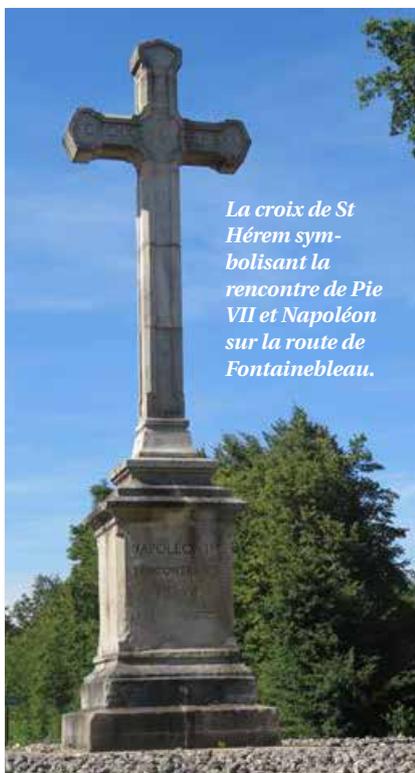
► Remise des cartes du SJPP le mercredi 11 décembre 2019 à partir de 18h00, avec apéritif offert par le SJPP chez Michel Angelo, 87 boulevard Hausmann, 75009 Paris

► Assemblée Générale du SJPP le mercredi 10 juin 2019 au Sénat à 19h00



Chronique de l'Histoire... *Nadine Gannat*

Une visite inattendue : le pape Pie VII

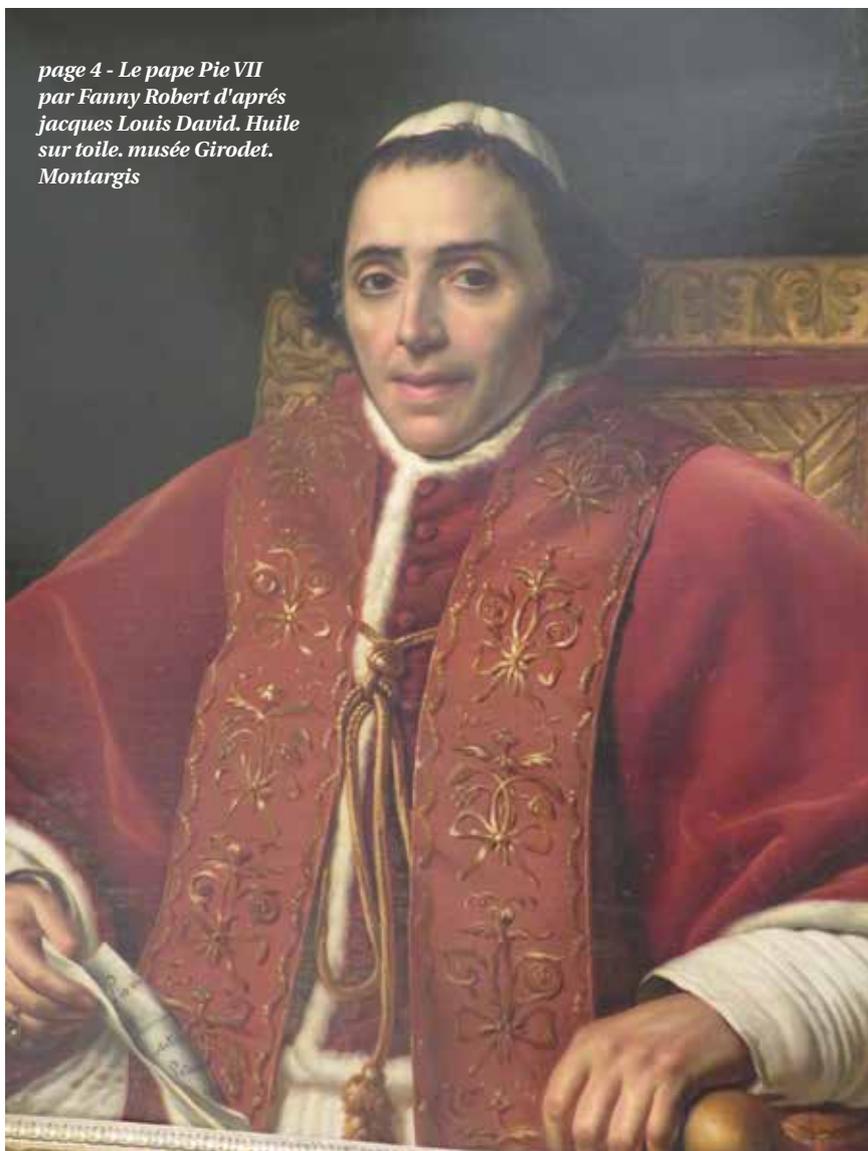


La croix de St Hérem symbolisant la rencontre de Pie VII et Napoléon sur la route de Fontainebleau.

« **Le pape est chez nous ! Le pape est entré à la Poste !** » A ces cris, les habitants de Fontenay-sur-Loing (Loiret) accourent chez Théodore Petit, descendant d'une longue lignée de maître de poste.

La veille, il avait revêtu son bel uniforme galonné, enfilé ses gants blancs et préparé les six chevaux blancs pour les atteler au carrosse papal. Le changement devait être rapide, pas de perte de temps, Pie VII devait demeurer dans sa voiture et repartir aussitôt. Mais rien ne va se passer comme prévu.

A huit heures du soir un courrier arrive : Le pape est fatigué, il va coucher à Montargis.



page 4 - Le pape Pie VII par Fanny Robert d'après Jacques Louis David. Huile sur toile, musée Girodet, Montargis

Le lendemain matin, il fait encore nuit, le brouillard a envahi toute la vallée lorsque l'attelage d'Henri Petit, cousin du pre-

mier, pénètre dans la cour du relais de Fontenay. Les voisins s'étonnent, habituellement et selon le règlement le chan-

Le relais de poste à Fontenay-sur-Loing aujourd'hui.



gement de chevaux se fait devant la porte ! Que se passe-t-il ? Leur étonnement est encore plus grand lorsqu'ils voient sortir le Saint Père de sa berline puis sa suite : une quinzaine de prélats, cardinaux, évêques... La nouvelle circule et se répand comme « une traînée de poudre ». Chacun s'habille à la hâte pour courir au plus vite chez le maître de Poste.

Parmi eux, une jeune femme, épouse de l'adjoint au maire, elle ne veut pas manquer cette rencontre unique, exceptionnelle. Alléguant son titre de « maïresse », elle va avoir le privilège d'approcher le Saint Père. Hébergé dans la chambre de Théodore Petit, elle le voit ainsi : « assis dans un fauteuil devant un grand feu, enveloppé dans sa cape, frottant ses mains l'une contre l'autre, et disant « Il fait un petit vent de bise qui fait frou-frou. »

Selon les témoins, le Pape est apparu vêtu d'une robe de laine blanche serrée par une ceinture rouge terminée par des glands, les épaules couvertes d'une cape de velours cramoisi bordé d'hermine avec un petit capuchon. « Un beau vieillard à l'air affable et parlant facilement le français » précisera l'un d'eux.

La réparation achevée, les six beaux chevaux blancs sont attelés. Théodore Petit très fier conduit l'attelage au grand trot jusqu'à Nemours où le Pontife est attendu avant sa rencontre en forêt de Fontainebleau avec Napoléon.

Huit ans plus tard, la berline de Pie VII s'arrête de nouveau au relais de poste de Fontenay-sur-Loing. Théodore Petit n'a pas mis ses gants blancs pour le recevoir.

En 5 minutes réglementaires, les palefreniers changent l'attelage. S'ils s'interrogent sur l'identité du personnage qui voyage avec une escorte militaire, ils ne savent pas, que, dans cette berline, Pie VII, prisonnier, presque mourant, est mené à toute allure et en grand secret à Fontainebleau. ■

Louis XI renouant avec la tradition romaine créée par l'édit de Luxiès en 1464, la première poste royale en organisant des « relais ». Il divisa le corps des « chevaucheurs » des écuries du roi en deux groupes : les courriers du cabinet chargés de transporter les missives royales et « les postes assises »

chargées de fournir les chevaux. Ces derniers vont évoluer de « chevaucheurs » ils vont devenir « maîtres de poste ». Ces maîtres de poste étaient des personnages importants et considérés, ils jouissaient de certains privilèges. La charge restait souvent dans la même famille. Cette « tra-

dition familiale » perdurera pendant 4 siècles chez les « Petit ».

A partir de 1597, ce service fut affecté aux voyageurs puis, en 1630, la poste aux lettres devint accessible aux particuliers.

Concurrencés par le chemin de fer, les relais de poste sont officiellement supprimés en 1873.

Le 2 décembre 1804, Napoléon était sacré empereur à notre Dame de Paris. Pour se faire, il avait exigé la présence du Pape, voulant ainsi légitimer son pouvoir. Le pape Pie VII qui avait ratifié le Concordat sans enthousiasme, « traînait les pieds ». Monseigneur Bernier, évêque d'Orléans fut chargé, derrière Talleyrand, ministre des relations extérieures, et nommé « le Diable diplomate » de négocier, en cour de Rome le déplacement du saint Père.

Le 2 novembre 1804, Pie VII quittait enfin Rome. Ercole Consalvi, secrétaire d'Etat, écrit : « On fit galoper le Pape de Rome à Paris comme un aumônier que son maître appelle pour dire la messe ».

Bibliographie :

Mémoires du cardinal Consalvi, secrétaire d'Etat du pape Pie VII. Plon. Paris 1864.

Jacques Cretineau-Joly.

Histoire de la Papauté. Paris. Le Seuil. 2003.

Yve Marie Hilaire.

Bibliothèque Napoléonienne Lapeyre. 7, rue Geoffroy St Hilaire 75005 Paris Consultation de documents sur place.

Fontainebleau. Guide pratique et Historique. A. Vincent. Collection particulière *Guides Diamant. Fontainebleau et la Forêt.* Hachette. 1923. Collection particulière.

Trois siècles au service des Postes. Made-

leine Fouché. Editions du Relais de Poste de Fontenay. 2015.

Consultation du site de la commune de Fontenay aimablement conseillée par Didier Devin, maire de Fontenay-sur-Loing.

Merci à François Basty, descendant de la famille Petit, pour les précisions qu'il m'a apportées. Il se « bat » actuellement pour réhabiliter le Relais de Poste où de coûteuses restaurations sont à entreprendre. Sous son influence de grandes manifestations sont prévues lors des journées européennes du patrimoine à Fontenay-sur-Loing les 21 et 22 Septembre 2019.



Chronique mémorielle...

Christian Bernad :

Emma Calvé et la guerre de 14 (une grande patriote)



Emma CALVE, la grande cantatrice est née à Decazeville, le 15 Août 1858, dans ce bassin où son père entrepreneur, boisait les galeries de mines.

Elle passera une partie de sa jeunesse du côté de Tournemire, St Afrique et Millau, fréquentant diverses institutions d'éducation. Brillante élève, elle réussit le concours d'entrée des PTT. Mais déjà sa voix la distinguait, si bien que l'évêque Monseigneur BOURRET, au cours d'une fête d'école à St Afrique aurait dit « C'est voix du bon Dieu que cet enfant a dans la gorge, il faut qu'elle fasse carrière »

Sa mère, ambitieuse pour sa fille, n'hésitera pas à la faire monter à Paris, pour qu'elle poursuive des études de chant ; elle intègre l'école du comédien, chanteur, Jules PUGET remarquable pédagogue ; c'est lui, qui lui conseille d'abandonner le « T » de son vrai nom CALVET.

Après une scolarité sérieuse et un harassant travail de la voix, elle put se faire remarquer, pour devenir la brillante diva qui séduira le monde entier.

Elle chante à Milan, Rome, Florence, Venise, Naples, Madrid, Grenade, bien

entendu Paris, Londres, New York où les Américains en 1894 affectent un train spécial pour qu'elle puisse faire le tour des Etats Unis. Elle ira aussi en Russie, en Allemagne, Alger...

Il suffit de lire son livre « Sous tous les ciels, j'ai chanté » pour se rendre compte de sa célébrité internationale – aucun artiste français n'a connu un tel succès, seule la Callas quelques années plus tard obtint une telle notoriété.

Sa grâce, son physique andalous, sa gestuelle chaloupée élégante, séduit le public attirent particulièrement la gent masculine. Elle exulte, triomphe dans la « Carmen » de Bizet, qu'elle interprète, paraît-il plus de 1400 fois. En 1898 les manchettes de journaux, de New York affichaient : « Calvé, la seule, l'unique Carmen » Elle sera aussi brillante dans tous les grands classiques de l'Opéra.

Elle aime son pays, le Rouergue, elle sait chanter en Occitan. Déjà dans la presse en 1905, elle dit sérieusement qu'elle ira, avec joie finir ses jours parmi les paysans « ce qu'elle fera »

La fortune qu'elle a gagnée est considérable ; ce même journal parisien, prétend que Melle CALVE possède assez de rentes pour dépenser, à elle seule, autant que 300 fermiers routhénois ! (habitants de Rodez) Emma CALVE est une femme de cœur, elle fonde un orphelinat pour les enfants en difficultés.

Cette générosité va s'exprimer, dès les débuts de la guerre 1914-18, comme le cite si bien son biographe, le regretté, Georges Girard. En décembre 1914, elle part pour l'Amérique, afin de recueillir des fonds pour la Croix Rouge Française, destinés à soigner les blessés. « A mon tour de faire mon devoir, écrit-elle, Ma pauvre mère éplorée, mes amis, disent qu'il y a grand danger, de traverser l'Atlantique à causes des torpillages. Et après ? Est-ce que nos

soldats hésitent à aller au front ? »

Elle engrange des recettes impressionnantes qu'elle transmet à l'Ambassadeur de France : des milliers de dollars.

En Avril 1915 au Théâtre Lafayette de New-York, elle voulut « que la soirée fut donnée au profit de la Croix Rouge. Elle chante « La Marseillaise », sa voix tremble un peu, mais elle se ressaisit. « Le Chant du Départ », le « Clairon » de Déroulède eurent un succès indescriptible Au milieu des acclamations, la grande soprano déploya notre drapeau tricolore sur le sol des Etats Unis ». D'aucuns pensent qu'elle contribua à l'engagement des Etats des Unis, dans le conflit mondial.

Dans ses courriers, elle n'était pas tendre avec les Allemands « les barbares s'occupent en ce moment, de massacrer là-bas, nos chers martyrs, qui sacrifient leur vieces monstres »

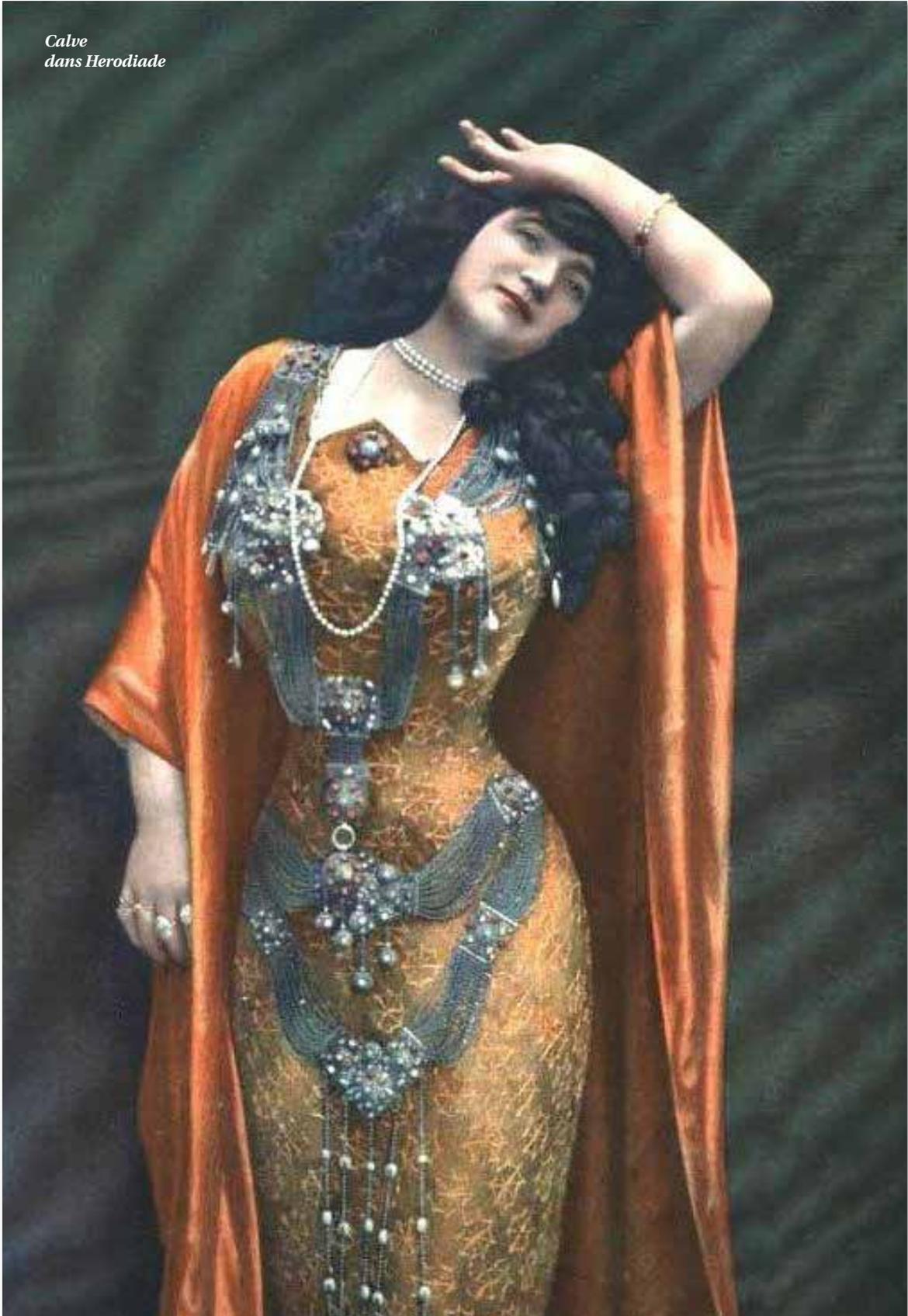
En 1916 au Bazar des Alliés-Central Palace 30.000 personnes l'acclamèrent dans un programme patriotique ou elle interprète aussi « La Marseillaise » vêtue en Alsacienne et drapée dans les plis du drapeau tricolore. La quête dans un casque rapporte 50.000 dollars

A San Francisco, la Diva à la demande du public chante le « Clairon » de Déroulède, c'est alors que 200 allemands environ dans la salle, se mirent à la siffler ; les spectateurs vexés se lèvent et crient « Vive la France, à bas les Boches »

Au lendemain de la Victoire du 11 novembre 1918 Emma CALVE continue d'agir pour les orphelins de guerre et pour les blessés

La grande Dame « La Cigale » si riche, si généreuse terminera sa vie dans la misère, au château de Crisses, chez Madame HUBIN et au couvent des sœurs du village. Elle meurt dans une clinique de Montpelier le 5 février 1942. Inhumée le 6 janvier au cimetière de Millau (Aveyron)■

*Calve
dans Herodiade*

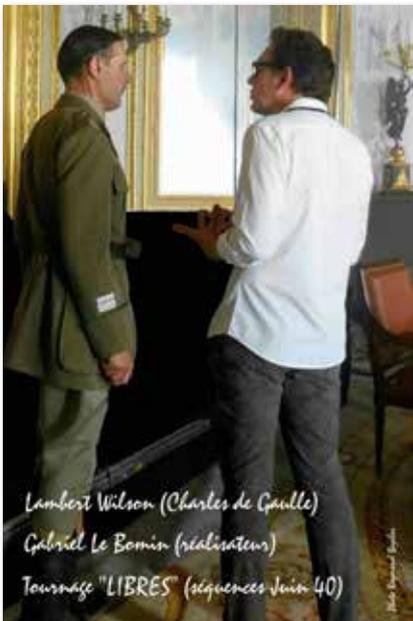




Chronique de tournage...

Raymond Beyeler

Libres (de Gaulle, vie et destin)



Plusieurs tournages historiques trouvèrent, cet été encore, leur décor dans notre capitale. C'est là que le réalisateur Gabriel Le Bomin reconstitua dans son film « LIBRES » consacré à de Gaulle (Lambert Wilson) quelques jours décisifs du gouvernement de Paul Reynaud en juin 1940. Notre confrère y fut ministre. Récit.

POUR L'HISTOIRE

Les désastres militaires ne manquent pas. Mais, sans remonter à Azincourt (1415), la France n'a pas subi de défaite majeure depuis 1870. Aussi, suite

à l'entrée de la Wehrmacht en Pologne le 1^{er} septembre 1939, c'est sûr de ses frontières que le pays déclare la guerre à l'Allemagne hitlérienne. Il s'ensuit comme chacun sait une *drôle de guerre*, sans mouvements notables sur la ligne de front (ligne Maginot), jusqu'au 10 mai 1940.

La troisième République, dans ses attermoissements, ses renoncements et ses incertitudes, aborde inégalement l'événement. Daladier, qui signa la désastreuse conférence de Munich (septembre 1938) est au pouvoir encore, au 22 mars 1940 où il est remplacé par Paul Reynaud. Il est bien tard, et le nouveau président du Conseil n'obtient pas la démission du chef d'état-major, d'une incompétence manifeste en cette occasion, le général Gamelin.

Puis la discorde règne : la Droite craint la *subversion* et les communistes dénoncent *une guerre capitaliste* depuis le récent pacte germano-soviétique.

Le désastre annoncé se produit le 14 mai, après la percée de Sedan, quand plus de 2000 chars allemands disloquent le dispositif français sur la Meuse. Le 15, le général Gamelin informe Daladier, singulièrement encore ministre de la Guerre, que la route de Paris est ouverte.

ACTION !

C'est dans cette épreuve circonscrite au printemps 40 que le long métrage de Gabriel Le Bomin intervient. Le réalisateur, par ailleurs bien informé depuis son passage au service cinématographique des armées, s'attache à restituer avec précision le parcours de Charles de Gaulle dans une perspective politique et militaire et, sujet plus rarement traité, sous sa dimension personnelle.

Il a confié le rôle d'Yvonne de Gaulle à Isabelle Carré et celui du général à Lam-

bert Wilson. Côté formel, il convient de signaler que Gabriel Le Bomin a débuté sa formation chez *Ipotési Cinéma* de Bologne, référence majeure, école fondée et dirigée par Ermanno Olmi (*L'Arbre aux sabots*, palme d'or du festival de Cannes). Chaque jour compte ici, dans l'Histoire. Ministre du gouvernement de Paul Reynaud, j'assiste à Paris au Conseil tumultueux du 6 juin 1940 où le réalisateur (avec sa co-scénariste Valérie Ranson-Enguiale), dans une contraction chronologique, fait directement s'affronter de Gaulle, Pétain, alors vice-président du Conseil, et Weygand, nouveau chef d'état-major (Alain Lenglet, de la Comédie-Française).

On délibère âprement, de dissensions irréconciliables en critiques acerbes, quand dix millions de réfugiés errent sur nos routes et que l'armée annonce cent mille tués ou disparus. C'est pour les membres du cabinet (interprétés notamment par Michel d'Oz, Gilles Janeyrand, Derek Robin et Patrick Rouet) un déchirement personnel et politique. Le Maréchal (Philippe Laudenbach) envisage déjà un armistice. De Gaulle, nommé la veille sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, insiste sur les forces de l'Empire et souligne la justesse de ses thèses militaires. Paul Reynaud (Olivier Gourmet) attermoie. Georges Mandel (Gilles Cohen) adjure, pour l'honneur, à un sursaut. Le gouvernement fractionne, se dissocie, sans retour.

INTENDANCE ET PATRIMOINE

Survivant d'un casting meurtrier, j'aborde les loges mobiles où l'ami Sergio me pare d'un costume d'époque suffisamment distingué pour la circonstance. Yolande Autin veillera aimablement à notre bonne tenue (vestimentaire). C'est l'éché. Les médias relaient



obstinément les lamentations générales quant à la température équatoriale. Mais chacun ici peine sans ciller : cadres, cameramen, coiffeuses, machinistes, maquilleuses, perchman, vaquent dignement à leur tâche. Comme disait de Gaulle : l'intendance suivra.

La découverte de lieux d'exception participe, avec l'exploration de l'Histoire, aux avantages du métier pour qui sait convertir les intervalles en contemplation. Voici que nous entrons au cœur de Paris dans l'Hôtel de Salm (1787), acquis en 1804 par Napoléon pour la Légion d'Honneur. On peut observer, côté Seine, sa façade courbe, raffinée et, au verso, un péristyle surélevé de colonnes jusqu'au portique olympien, au seuil du palais. Durant les changements de plan, nous avons tout loisir d'admirer le salon de la Rotonde, ses dorures et ses boiseries, des ouvertures qui offrent de vastes perspectives sur le Louvre. Et quatre composi-

tions ovales qui s'élèvent vers la coupole du dôme. Elles décrivent les grandes époques de l'histoire de France et alternent avec des portraits sur fond d'or.

IN FINE

Quelques jours après notre Conseil des ministres, le gouvernement quittait dans la débâcle Paris pour Bordeaux où le président Lebrun nomma Pétain (17 juin) à la présidence du Conseil quand Paul Reynaud démissionna, ouvrant la voie à la Collaboration.

Le lendemain à Londres, de Gaulle engageait la France dans la Résistance. Jusqu'à la Libération où le président Lebrun tint, pour son malheur, à lui demander audience. Car, après l'entrevue, le général résuma sa carrière politique en une formule péremptoire (*Mémoires de guerre*, tome III) : *Au fond, comme chef de l'Etat, deux choses lui avaient manqué : qu'il fût chef et qu'il y eût un Etat.* ■

Bibliographie

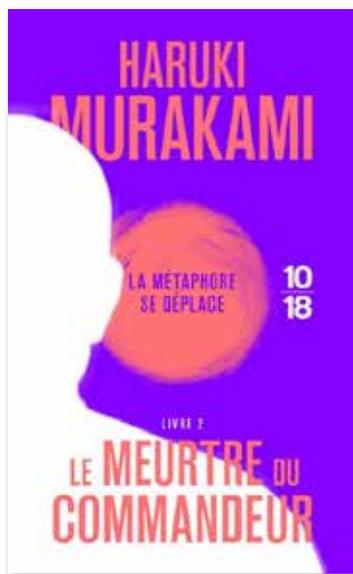
- Henri Amouroux, *Le Peuple du désastre*
- Marc Bloch, *L'Etrange défaite*
- Général de Gaulle, *Mémoires de guerre* (trois volumes)
- Ernst Jünger, *Gärten und Strassen*
- Arthur Koestler, *La Lie de la terre*
- Robert Paxton, *La France de Vichy*
- William Shirer, *Le 3^e Reich, des origines à la chute* (deux volumes)



Chronique littéraire...

Fabienne Leloup-Denarié

Le meurtre du Commandant



Publié en deux tomes au Japon en 2017, *Le Meurtre du Commandeur* du romancier japonais Haruki Murakami est disponible désormais en poche. Il s'agit d'un thriller poétique où le personnage central est un peintre, un portraitiste en panne d'inspiration. Dans le tome 1, son meilleur ami sachant qu'il vient de se séparer de son épouse Yuzu, et qu'il est las des travaux alimentaires, part habiter la maison du vieux peintre Tomohiko Amada, un génie. Dans le grenier de cette maison isolée, il découvre un tableau faisant écho à l'opéra de Mozart, *Don Giovanni*. Les personnages de cet opéra sont représentés en habits traditionnels japonais et paraissent si vivants qu'ils en deviennent obsédants. Ce tableau va hanter le jeune peintre qui va essayer d'en découvrir le sens caché. Parallèlement, il va rencontrer Wataru Menshiki, un riche homme d'affaires qui devient son Mécène. Curieux de mettre à l'épreuve de la réalité les légendes,

Menshiki va mettre à jour une fosse dans la propriété de Tomohiko Amada qui aurait servi de tombeau à un moine bouddhiste en mal de pureté... Peu après cette ouverture, des phénomènes relevant du paranormal se produisent : son d'une clochette dans la nuit, manifestation du fantôme du Commandeur comme échappé du tableau... Mais peu à peu, le jeune peintre retrouve l'inspiration, en comprenant que celle-ci défie les étiquettes et les catégories de réel ou irréel. Tel pourrait être le manifeste post-surréaliste de Murakami : brouiller les frontières ; effacer les étiquettes ; aller vers l'altérité.

Dans le tome 2, une jeune fille de treize ans dont le narrateur doit faire le portrait disparaît. Elle s'appelle Marié et a un caractère bien trempé. Cette jeune fille aux yeux comme une « flamme gelée » serait peut-être la fille non reconnue de Menshiki qui observe la maison de Marié et de sa tante avec ses jumelles. Le narrateur va rendre visite au vieux peintre Tomohiko Amada très malade. Là, dans la chambre d'hôpital, apparaît le Commandeur. Ce dernier est prêt à offrir sa vie pour que la jeune fille soit retrouvée. Mais, comme il faut faire revivre la scène du tableau, le Commandeur doit être poignardé. Après avoir tergiversé, le narrateur lui plante un couteau dans le cœur. Un meurtre peut-il être nécessaire ? Une trappe s'ouvre dans un coin de la chambre. Un personnage étrange, « Long Visage » en surgit, qui l'invite à entrer dans le passage souterrain. Début d'un périple. Et quel périple, celui qui va conduire le jeune peintre et le lecteur à une expérience métaphysique, à passer littérairement, spirituellement de l'ombre à la lumière.

Murakami nous donne sa version du mythe platonicien de la Caverne. Si

le contexte peut paraître simple – car l'auteur nous montre aussi le quotidien d'un artiste -, cette odysée picturale nous invite à considérer les mythes comme une couleur dont la définition reste fluide et changeante. Le sens, plus que jamais, dans cette matière romanesque ondoyante n'est pas figé. Néanmoins subsiste un élan de pureté, un élan vers la Lumière qui invite le lecteur à ne pas s'identifier à Narcisse. A lâcher prise dans la matière noire d'un récit, métaphore lui-même de ce qui n'est pas visible encore. ■

Le Meurtre du Commandeur d'Haruki Murakami.

(traduit du japonais par Hélène Morita, Paris, Belfond, édition originale puis collection 10/18, septembre 2019)



Chronique en balade... *Linda Boissinot*

Le musée du vélo, « Un pneu d'histoire »



A ceux d'entre vous qui auraient la bonne idée de passer quelques jours de vacances en Bourgogne, je suggère un petit stop à Tournus au musée du vélo créé par Michel Grezaud, ancien boucher, qui a quitté son métier à l'âge de 57 ans pour se consacrer uniquement à sa passion « le vélo ».

Tout d'abord il partagea sa passion en réunissant tous ses trésors au musée du vélo de Cormatin de 1997 à 2007..puis c'est la ville de Tournus qui lui mettra un lieu magnifique, à disposition, pour partager sa grande passion « l'histoire du vélo » : une ancienne Féculerie...près de 600 m2, 3 salles, permettent au visiteur depuis 2010, d'apprendre beaucoup de choses sur cette invention.

Hélas, Michel Grezaud décédera avant l'inauguration de ce nouveau musée, consécration de tant d'années de passion.

Bien sûr, vous ne quitterez pas ce charmant lieu sans apprendre pourquoi le vélo est surnommé « la petite reine » en effet, il trouve son origine dans le fait que la Reine des Pays-Bas, adorait se déplacer en vélocipède ...

Et comme le chantait si bien Yves Montand... »à bicyclette « !!! ■



L'ancêtre du vélo, la draisienne



Les tricycles nés en 1880, apportent la stabilité que n'avaient pas les Bi...et sont beaucoup plus faciles à manier !



On y découvre aussi ...les Bi, (1865) si amusants avec leur grande roue avant et la petite roue arrière ...



Et beaucoup plus tard... le vélo des congés payés en 1936 ...



Chronique animale... Nadine Adam

La sagesse animale Comment les animaux peuvent nous rendre plus humains.

Norin Chai a un parcours plutôt original et très atypique. Il est aujourd'hui vétérinaire en chef à la ménagerie du jardin des plantes à Paris, et de la faune sauvage. Il est sollicité dans le monde entier.



Léodras

La Rotonde de la Ménagerie du Jardin des plantes de Paris.

Norin a vu le jour au Cambodge, depuis l'âge de 10 ans, il pratique la méditation, et est devenu bouddhiste à 20 ans. Il est aussi co-animateur des « Pouvoirs extraordinaires des animaux » sur FR 2. Pour Norin, la sagesse est un chemin de vie. Elle a une portée universelle, c'est l'art de vivre en harmonie avec ce qui nous entoure. Les animaux nous ouvrent grande la porte des émotions, qui est le langage du cœur. L'intimité que l'on peut avoir avec eux agit directement sur nos émotions. En leur présence, il est important de passer par l'émotionnel, car c'est bien par les émotions que l'on peut changer les choses.

Le plus important, c'est l'intention, celle d'agir, d'aider, de vouloir faire, et faire de son mieux.

Avec les animaux, on communique sans aucune pression. C'est un échange d'être vivant avec un autre être vivant. Les humains, malheureusement eux, ont perdu ce langage du cœur, car ils sont dans les concepts et non pas dans le ressenti. Quand on approche le territoire d'un animal, il est important d'être respectueux, tout comme quand on approche l'animal lui-même (et comme l'on ferait normalement par rapport à un autre être humain). Ils ont des « codes sociaux » à respecter. Ils nous appellent

à plus de tolérance. L'animal a bien la conscience de soi. Le test du miroir où il reconnaît son reflet en est la preuve. Il est primordial de comprendre le monde dans lequel vivent les animaux, qui est complètement différent pour chaque espèce. Le dauphin, le chien, l'oiseau, chacun évolue dans son élément, l'eau, l'air, la terre..... Ils nous aident à mieux vivre notre condition humaine. Ils nous ancrent dans le moment présent. Ils nous donnent des leçons de respect, d'acceptation du réel, d'amour inconditionnel. Les animaux sont juste là, présents, comme les chats.

C'est important d'essayer de ne pas projeter nos propres émotions sur les animaux, car ils peuvent devenir « animaux éponges » et leur état dépendra de l'état de leur maître, comme de celui de leur environnement. Les chiens ont la capacité de ressentir les maladies des humains. Les chats d'absorber les « énergies négatives » et de détendre avec leur ronronnement. Quand on soigne un animal, c'est en ressentant de l'empathie pour lui que l'on peut l'aider. Il est sagesse de respecter chaque vie animale, une vie est une vie, que ce soit celle d'un oiseau ou d'un éléphant. C'est par leur façon d'être, et en les observant, en les respectant, en les aimant, en les soignant, en les protégeant, que les animaux peuvent devenir de réels instructeurs de sagesse.

« N'est-ce pas en retrouvant notre lien perdu avec notre animalité que nous finirons, un jour, par retrouver notre pleine humanité ? » ■

Edition Stock



Chronique de lecture... Patrick Rubise

les coqs et les clochers

Nos lecteurs connaissent bien notre collègue Patrick RUBISE, qui a rédigé pour le Bulletin des articles sur les romans policiers. Eclectique, il vient d'éditer, dix ans après le premier volume, un nouveau recueil de contes « Le chaudron aux histoires » sur une région qui lui est chère : le Jura. Le livre est dorénavant disponible chez tous les libraires du Jura et LDEL, 362 ter rue de Vaugirard à Paris 15e. Il nous livre ici un conte tiré du premier recueil « Au coin de la cheminée » tiré à plus de mille exemplaires et dorénavant épuisé.

Savez-vous pourquoi il y a un coq au sommet de chaque église ? L'histoire s'est passée voici bien longtemps dans le Jura. L'homme a toujours voulu gouverner le temps sans y parvenir. Alors il a essayé de le contrôler. D'abord il inventa le gnomon, dérivé du verbe grec connaître, morceau de bois qui, planté droit dans la terre, permet de constater, grâce à l'ombre portée, l'état d'avancement de la journée. Le cadran solaire améliora le dispositif grâce à des graduations au sol correspondant aux heures de la journée.

Mais que faire quand le soleil est absent ? C'est ainsi que les Egyptiens inventèrent la clepsydre, dont le nom signifie voleur d'eau, dont le but était de limiter la prise de parole des avocats lors des procès. Cet instrument mesurait le temps qui s'écoulait pour qu'un certain volume d'eau passe d'un récipient dans un autre. Le dispositif fut encore amélioré en remplaçant l'eau, jugée trop volatile donc peu fiable, par du sable et en rendant étanche le récipient grâce aux progrès de la verrerie : le sablier était né. Il continue à être utilisé dans nos cuisines pourtant modernes lorsque nous faisons cuire des œufs « coque » ou durs.

En ce temps-là, on ne pouvait savoir l'heure qu'en regardant le soleil ou en écoutant le chant des coqs le matin, ou encore en entendant les cloches de l'église sonnante l'Angélus.

Mais, dans le Jura, on découvrit l'horlogerie. De nombreux artisans se mirent avec des tours à fabriquer les petites pièces en métal qui constitueraient, une fois assemblées, les horloges qui feraient le renom de

la région. Dans les maisons, on acheta des pendules qu'on installa dans les cuisines et les hommes portèrent des montres dans leurs goussets certains jours de fête. Enfin, certains curés que l'on qualifierait de modernes décidèrent de placer des horloges sur les clochers de leurs églises. Ainsi, tout le village pourrait connaître l'heure à chaque instant et à la minute près.

Cela ne fut pas du goût des coqs. Depuis le temps qu'ils criaient chaque matin pour dire à tous qu'il fallait se lever, ils estimèrent qu'un repos serait bien mérité. Chacun d'entre eux décida donc de reprendre son autonomie et de pousser son cri quand l'envie lui prendrait.

Du coup, les vaches qui ne savaient pas lire l'heure partaient trop tard au pré ou encore rentraient trop tôt pour la traite. Le lait se faisait plus rare et les fromages moins goûteux. Tout allait de mal en pis.

Cela ne fut pas du goût des paysans qui menacèrent alors durement les coqs. « Si vous ne servez même plus à dire correctement l'heure, eh bien peut-être le temps est-il venu pour vous de passer à la casserole ! ». Rien n'y fit. Beaucoup de gallinacés terminèrent ainsi leur vie en coq au vin, mais les survivants continuaient de chanter n'importe quand.

On se tourna donc vers les curés, qui se tournèrent vers les évêques, qui se tournèrent vers les cardinaux, qui se tournèrent à leur tour vers le Pape. Le successeur de Saint Pierre pria beaucoup pour que la paix revienne dans les campagnes, en vain. Sans doute parce que le Bon Dieu lui en souffla l'idée, il convoqua un jour à



Rome le chef des coqs pour négocier.

Après de longues discussions, il fut décidé que les horloges resteraient sur les églises et qu'elles auraient le droit de sonner les heures de la journée mais que les coqs continueraient de chanter tôt le matin pour faire lever les villageois. En contrepartie, un coq en bois ou en métal serait fiché au plus haut du clocher, montrant ainsi la suprématie de l'animal sur les humains. Ce coq indiquerait à chaque moment du jour ou de la nuit le sens du vent, ce que ne pouvaient pas faire les horloges. Ainsi fut fait et bien fait. Depuis ce moment, les coqs continuent de chanter et les églises non seulement donnent l'heure exacte mais toutes arborent un coq au sommet de leur clocher.

Toutes, pas tout-à-fait. Sur le plateau, la chapelle Saint Jérôme de Briod, au centre du petit village, ne possède ni horloge, ni coq. Brioz signifiant éminence en celtique, on se dit que peut-être l'église a été choisie par les coqs comme lieu de résistance.

Le mystère demeure mais, en ce lieu, il est vain de vouloir lever les yeux sur le clocher pour connaître l'heure.... ■



Patrick RUBISE
Au coin de la cheminée
- Le Jura par les contes.
Editions SeReine - Paris 2008



Chronique d'expo...

Jean-Luc Favre Reymond

Miguel Chevalier expose au mineral lodge



Le Mineral Lodge



Lors du vernissage en extérieur

Villaroger et le Mineral Lodge

Villaroger est une petite commune de Haute Tarentaise en Savoie dont la population avoisine les 400 habitants, principalement connue pour son domaine skiable rattaché à la station des Arcs, et son intégration au Parc National de la Vanoise, son territoire très étendu jouxte les Brévières à quelques kilomètres à peine de la station internationale de Tignes. Autant dire son attrait pour les touristes de passage qui souvent trouvent dans cet endroit une belle sérénité au cours de balades prolongées au sein d'une montagne encore vierge. Les hameaux fourmillent de maisons savoyardes particulièrement audacieuses à l'architecture soignée, dont une bâtisse entièrement rénovée pour ne pas dire intégralement reconstruite autour de l'ancien, une maison d'alpage traditionnelle, voici quelques années par Alain Emprin, Maire actuel de la commune et dénommée LE MINERAL LODGE. Un lieu incontournable dont la notoriété ne cesse de grandir tant en France qu'à l'Etranger et qui figure dans de nombreux catalogues. .

Miguel Chevalier investit l'édifice avec une exposition « Power Pixels

Né en 1959 à Mexico, Miguel Chevalier est considéré à juste titre comme l'un des

pionniers de l'art numérique en France. Une discipline artistique apparue dans les années 60/70 et qui a connu une apogée au cours des années 2000. Miguel Chevalier est un artiste pour le moins atypique voir hors norme dont l'œuvre s'intéresse principalement aux voyages

et au monde et qui prend ses racines dans l'histoire de l'art, dont il reformule les données essentielles en se servant des nouvelles technologies comme moteur sémantique. L'hybridation, la générativité, l'interactivité, la mise en réseau, sont au cœur de ses préoccupations. ■



Gael, Jean-Luc Favre Reymond, Miguel Chevalier, Alain Emprin, Renata



La rubrique radio et droit...

Jacques Benhamou, journaliste radio

Cette émission peut être écoutée en podcast sur le site «radiorcj.info - cote jardin»

3 Questions à... Professeur Jean Abitbol

Médecin otorhino laryngologiste, phoniatre, expert international dans le domaine de l'ortho rhino-laryngologie, à l'occasion de la parution de son livre «VOIX DE FEMMES» aux éditions Odile Jacob, ayant fait l'objet de mon émission «COTE JARDIN» sur la radio RCJ 94.8fm du 24 juin 2019.

1 Jacques Benhamou : vous exercez depuis plus de 30 ans dans votre spécialité d'oto-rhino-laryngologie, mais vous vous êtes spécialisé dans la voix «humaine. Qu'est-ce qui vous a attiré vers la voix?

Jean Abitbol : C'est par un concours de circonstances. J'ai dû, au début de ma carrière, pratiquer une trachéotomie (ouverture dans la gorge pour pouvoir respirer), sur une «jeune fille de 24 ans qui ne pouvait plus parler et j'ai pris conscience de l'importance de la voix et du chant et m'en suis passionné. Il faut dire aussi que l'avancée «des technologies notamment le laser depuis les années 80 m'ont conforté dans ce choix.

2 Jacques Benhamou : «Professeur Jean Abitbol, d'où vient la voix?

Jean Abitbol : «Elle vient d'un élément très simple, c'est une mécanique et un instrument de musique que vous avez en vous.

«En ce qui concerne la voix de femme, celle-ci dépend non seulement de ses émotions mais aussi de ses hormones. «A côté de cela, cette voix qui est un instrument comme un violon, il faudrait qu'il y ait un archet, et cet archet est l'émotion. On reconnaît à sa voix celle



qui va «bien ou non à travers l'expression de ses émotions.

3 Jacques Benhamou: Depuis quand existe-t-elle cette voix? depuis quand l'être humain en va-t-il pris conscience ?

Jean Abitbol : «Cela remonte à très très loin, il faut remonter à la préhistoire, et depuis on a pu constater que le larynx

était une caisse de résonance et la voix de la femme va «avoir un effet non seulement sur la voix de son enfant mais aussi, très souvent, sur son caractère!

«La voix de la femme est plus aiguë que celle de l'homme car son larynx est plus petit que chez l'homme, ce qui explique que la voix de la femme soit plus «facilement reconnaissable.» ■

Le point de droit de Jacques Benhamou, notaire honoraire

Question : «J'ai trouvé copie d'un testament fait par ma mère aux termes duquel mon frère aîné et son fils sont désignés comme ses légataires universels. Ma mère est «vivante, que puis-je faire?»

«Réponse :«Du vivant de votre mère (à

moins qu'elle consente à revoir sa position?) Vous ne pouvez rien faire car elle est libre de disposer de son patrimoine comme elle l'entend, y compris de le vendre en rente viagère.

«En revanche, s'il existe des biens à son décès, vous aurez droit à votre part

appelée la réserve héréditaire qui varie avec le nombre d'enfants, votre maman «pouvant disposer de ce que l'on appelle la quotité disponible c'est à dire : moitié s'il y a un enfant, un tiers s'il y a deux enfants et un quart s'il y a trois enfants et «plus



*Sir Ralph Abercromby, Général des Antilles anglaises,
par John Downman – 1795 - (Tate Gallery – Londres)*



www.sjpp.fr